

Il faisait une telle chaleur, en cet après-midi d'août, qu'on redoutait le contact avec autrui. C'était un de ces jours d'été moites qui donnaient envie d'une longue averse rafraîchissante. Je maudissais tout bas Maxine en essayant de vider le sac de tout le sable qui s'écoulait à l'infini des plis des langes en mousseline et des bavoires à jamais tachés. Elle avait ramené la moitié de la plage dans la maison à son retour de la mer, la semaine précédente, et le sable s'était logé partout, jusque dans le repas préparé avec amour pour Louis, qui venait de le refuser. Ces doux grains clairs commençaient à m'agacer. J'en avais maintenant dans la bouche et dans les yeux ; en les recrachant avec une grimace, je sentis ma bonne humeur s'en aller.

Je respirai une première fois à fond, puis une deuxième. Pas la peine de s'énerver, me dis-je. J'étais juste fatiguée. Louis ne se rendait compte de rien.

Tout cela lui était bien égal. Puisque de toute façon, il s'était endormi sur sa compote de mangue, je me résolus à refermer le sac. Une femme à l'air épuisé, vêtue d'une horreur baba cool verdâtre, vint arracher sa fille aux présentoirs de cartes postales en face de notre table.

Elle passa devant nous en tirant l'enfant qui se mit à hurler. Les reproductions de Picasso tombèrent comme des confettis dans leur sillage.

Pour contrarier sa mère, la fillette se laissait péniblement tirer comme un poids mort. La vilaine traînait les pieds, son visage blême et ses braillements contrastaient avec le motif Miffy sur son tee-shirt jaune. Les férus d'art d'un certain âge observaient la scène d'un œil réprobateur, sans le cacher. (Pas question de laisser ces petits drames domestiques perturber leur sortie. N'oublions pas qu'il leur avait quand même fallu se lever tôt pour prendre le train, le *Times* soigneusement plié sous le bras, sans compter les folles dépenses pour le chardonnay et les sandwiches au saumon fumé à midi.)

Je tentai de croiser le regard excédé de la mère pour l'assurer par le biais d'un sourire de toute ma compassion, de cette toute nouvelle solidarité maternelle dont – apparemment – je faisais désormais partie. J'étais étonnée encore chaque fois que cela se produisait. Mais elle était déjà partie.

Je glissai un coup d'œil à Louis, qui dormait vraiment pour une fois, et, l'espace d'un instant, d'un court instant précieux, je ne pus me retenir de savourer le rare plaisir de voir mon enfant se tenir sagement tranquille.

Devant un grand poster des *Festivités religieuses*, un jeune couple courut dans les bras l'un de l'autre pour s'embrasser gaiement devant Adam et Ève, en tenue du même nom. Amis ou amants ? me demandai-je pour passer le temps – jusqu'à ce que le garçon, plutôt charmant avec ses cheveux frisés, glisse la main à l'intérieur de la ceinture en soie de sa compagne. Avec un soupir de plaisir manifeste, elle s'enroula autour de lui comme le serpent autour du pommier.

Cela me fit repenser à la veille et au petit matin même. Je souris de nouveau, cette fois pour moi, bizarrement gênée au souvenir de la main ferme de Mickey sur moi, pour la première fois depuis des mois. Je cherchai mon mari du regard. Peut-être que c'était bon ; les choses allaient peut-être redevenir comme avant. J'inspirai lentement et profondément, puis ramenai mes cheveux derrière les oreilles. Peut-être qu'enfin – je priais sincèrement pour que ce soit le cas –, je n'aurais plus cette sensation d'être un imposteur.

Mon regard revint sur le bébé et mon cœur se serra. Chaque jour, je me sentais un peu plus en confiance avec lui.

Je regardai le portrait plutôt raté que je venais de dessiner de Louis clignant des yeux à cause des lumières, puis jetai un coup d'œil rapide à l'assiette de Mickey. Comme j'ignorais où il était encore passé – aux toilettes, avait-il dit cette fois, me semblait-il –, je délaissai mon carnet de croquis pour m'attaquer au reste de son gâteau. Tout à mon plaisir coupable, j'allais engloutir avec extase la partie au chocolat, celle avec le glaçage sur le dessus, quand je sentis subitement une main sur mon épaule fatiguée.

On peut dire qu'elle m'avait fait sursauter ! Sa peau était si froide... C'était bizarre, ça me brûlait presque à travers mon haut en coton fin. Ce geste si familier de la part d'une inconnue m'avait fait littéralement sursauter, de sorte que j'en avais bousculé ma tasse et renversé mon café, brûlant, sur ma jupe blanche. Elle n'en avait pas l'air perturbée le moins du monde, comme si elle n'avait aucune idée de l'effet qu'elle m'avait fait.

— Votre bébé..., fit-elle en montrant mon fils endormi dans sa poussette.

Malgré mon sourire poli, je ne pensais qu'à ma jupe. J'allais devoir la porter le reste de la journée. Or, elle était complètement salopée.

— ... il est superbe. C'est un garçon, non ?

Entre-temps, elle avait retiré sa main et se penchait maintenant vers Louis. D'ordinaire, j'aurais été flattée, prête à me lever fièrement pour babiller de concert, mais je ne sais pourquoi, cette fois, cela m'était impossible. Elle était trop près de moi, de nous, et quelque chose dans ses yeux bleu acier me dérangeait. Je tentai de reculer discrètement ma chaise, mais, du coup, elle s'interposa entre le bébé et moi. Sans vouloir être blessante, elle commençait à m'inquiéter. Certes, elle avait l'air tout à fait respectable. Une silhouette de rêve, ça, je l'avais tout de suite remarqué – comme toute femme ayant quelques kilos à perdre après l'accouchement.

Une robe d'été de prix, un modèle un peu trop jeune pour elle, un port de reine. Elle était plutôt jolie, je dirais, dans le genre blonde lumineuse. Et pourtant... Je n'aurais su expliquer pourquoi, mais quelque chose chez elle me déplaisait.

Mes réactions étaient au ralenti. A force de ne penser qu'aux couches, je n'avais plus vraiment les idées en place.

— Oui. En effet, c'est... un garçon. Il s'appelle Louis.

— Salut, Louis. Quel pitchoun, dites-moi !

Elle avait un léger accent que je n'arrivais pas à déterminer, et ce dernier mot tomba comme un cheveu sur la soupe. Il me parut incongru, presque déplacé dans la bouche d'une personne de nationalité manifestement étrangère. Elle caressa la petite joue rebondie de mon poupon, qui se mit à battre des cils. Je me raidis, serrai les poings d'instinct. Avec sa mignonne petite bouche toute molle, il faisait des mouvements de succion dans son sommeil. « Oh ! regardez sa petite bouille de tortue », faillis-je m'extasier. Mon cœur frémit.

— Excusez-moi, on se connaît ? demandai-je en essayant de ne pas paraître trop impolie.

— Je ne crois pas, non. Pourtant, c'est curieux, maintenant qu'on en parle, votre visage me dit quelque chose, déclara-t-elle avec un sourire avant de se baisser de nouveau vers Louis.

— S'il vous plaît, ne le réveillez pas, dis-je un peu trop vite en criant : « Ne touchez pas à mon fils ! » en mon for intérieur. Il met des heures à s'endormir, me contentai-je d'expliquer.

En y repensant après, je m'en voudrais. C'était si stupide de ma part de me sentir gênée de ce côté protecteur, de cette réserve toute britannique.

Mais sur le moment, elle me laissa bouche bée.

— C'est ce qu'on dit toujours, hein ? C'est assez déplaisant, je trouve.

— Quoi donc ?

— Vous savez : « Vous ressemblez tout à fait à... ma sœur... une vieille amie à moi. »

Tout sourire, la tête inclinée sur le côté, elle imitait « les gens ».

— Ah oui ! Peut-être, je ne sais pas...

Je me levai, nerveuse

— Il faut qu'on y aille...

Ayant fait tomber les couches, les lingettes et les doudous, je ramassai le tout en m'écartant de cette étrangère pleine d'assurance qui me donnait la chair de poule.

Il me tardait que Mickey revienne. Elle s'éloigna, puis se retourna de nouveau.

— Excusez-moi, fit-elle avec un petit sourire, indiquant mon tee-shirt du regard.

Je baissai la tête : mon haut faisait un pli au-dessus du soutien-gorge, sans doute depuis que j'avais donné le biberon à Louis.

— Oh ! fis-je bêtement, me sentant rougir.

Vivement, je le tirai pour le rentrer dans ma jupe.

— Bonne exposition ! lança-t-elle en balançant son large sac sur son épaule anguleuse.

— Merci, répondis-je dans son dos, sans le penser vraiment, car je me sentais humiliée. Sale conne... murmurai-je entre mes dents.

Juste à ce moment-là, le bébé se réveilla en poussant un cri aigu d'indignation.

— Tout à fait d'accord avec toi, mon chéri, roucoulai-je à son adresse.

Puis je l'embrassai et le caressai en faisant des allées et venues pour le calmer.

Juste au moment où je commençais vraiment à me demander où il avait bien pu passer, Mickey surgit enfin d'un pas nonchalant, en écartant d'un geste son épaisse chevelure de ses yeux brun profond.

Et comme d'habitude, je sentis monter en moi cette familière bouffée de désir, cette profonde soif de lui. À son contact, j'étais pareille à un insecte affolé par la lumière. Quand m'étais-je ainsi égarée ?

Mickey s'excusa mollement et me prit le bébé des bras pour lui faire un câlin. Il le serra avec aise contre son torse mince. Il était tombé sur quelqu'un du boulot et n'avait pas vu le temps filer, m'expliqua-t-il.

En voyant soudain deux Italiennes branchouilles apprécier le charme de mon mari, j'éprouvai une pointe d'orgueil digne d'une écolière. Alors, je levai la tête vers lui en souriant, prête à l'embrasser. Mais comme il paraissait totalement absorbé par l'air qu'il fredonnait au petit – tiré, semblait-il, du spectacle auquel nous avions assisté la veille –, je décidai de feindre de m'intéresser à ma jupe.

— Regarde-moi ça : elle est fichue maintenant, grognai-je, tentant vainement de frotter les taches avec une lingette.

— Je t'avais pourtant dit d'éviter de te mettre en blanc, fit-il remarquer sans toutefois vraiment prêter attention.

— J'y suis pour rien. En fait, c'est cette espèce de folle qui m'a fait sursauter...

Je voyais bien qu'il n'écoutait pas.

— C'est juste que c'est le seul truc à peu près correct qui me va maintenant.

Je ne voulais pas avoir l'air de me plaindre. Mickey faisait sauter le petit sur son genou. Au moins, il semblait s'intéresser à Louis aujourd'hui. Il jeta un coup d'œil à la tache sur laquelle je continuais de m'escrimer.

— Tu ne fais qu'empirer les choses. On y va ? fit-il en indiquant le musée d'un signe de tête.

— T'es pas content parce que j'ai mangé ta part de gâteau ? demandai-je avec malice pendant que je ramassais nos affaires.

— Pour ce que j'en ai à foutre, du gâteau.

— T'es sûr ?

— Mais oui, je suis sûr. Laisse tomber.

Est-ce que je l'ennuyais ? « Ne demande pas, me dis-je. Pense plutôt à ce matin. » Mais cela m'échappa.

— Tu me trouves grosse, c'est ça ? Je suis en train de perdre mes kilos de grossesse, tu sais...

Je repoussai les miettes de gâteau derrière le menu.

— Je commence à maigrir. Tu me trouves grosse ? répétais-je, un sourcil levé.

— Pour l'amour du ciel, Jessica ! Je ne veux même pas répondre à ça.

Je le regardai, le sourire plein d'espoir. Il saisit la perche et me sourit en retour.

— Allez, tu es magnifique. C'est pas grave, pour le poids, ajouta-t-il cependant en gâchant tout.

Cela pouvait dégénérer très vite, si on voulait. Le temps d'une seconde, j'hésitai. Puis je tendis la main pour lui caresser la joue. Mickey la saisit et la retourna, l'air pensif. Puis il me lança l'un de ses regards énigmatiques.

Alors, lentement, très lentement, il embrassa la paume de ma main. Mon pouls s'accéléra.

Avec précaution, il fit tourner mon alliance pour remettre les gros diamants à leur place sur le dessus.

— On devrait t'acheter un nouveau diamant pour le bébé. Une de ces... bagues de fidélité, c'est ça ?

— C'est pas la peine. Tu m'as déjà fait assez de cadeaux.

— Mais si ça me fait plaisir ?

Devant son ton mordant, je préfèrai acquiescer.

— Tu peux, bien sûr. Mais tu es toujours si généreux. Le principal, poursuivis-je en lui souriant, ce qui compte le plus, c'est que tu sois là. Ça faisait tellement longtemps qu'on n'avait rien fait ensemble, tous les trois, tu ne trouves pas ? Quelque chose de spécial, j'entends.

Il reposa Louis dans sa poussette.

— Trop longtemps.

— Et je mourais d'envie de voir cette expo, pas toi ?

Pourquoi son approbation était-elle toujours si importante ? Plus que celle de quiconque.

— J'avoue que j'aime pas vraiment le style de Hopper.

— Ah !..., fis-je en digérant l'info sans rien dire.

Il remit les bretelles de Louis en place. J'observai ses doigts longs.

— C'est vrai ?

— Quoi ?

— Que tu n'aimes pas Hopper. Ou tu me fais marcher ?

— Non. Pas du tout.

Parfois, les longs jours vides me manquaient, en fait. Parce qu'ils me libéraient de cette emprise qu'il avait sur moi.

— La banalité, c'est plus ton truc à toi.

Comme l'ancienne Jess s'était discrètement effacée, je jetai simplement les lingettes usagées dans la poubelle. Mais il surprit mon regard et se reprit. Il se pencha pour m'embrasser sur le front.

— Je ne voulais pas dire ça méchamment. Je suis juste fatigué, Jessica. Tu vois, je travaille trop pour te payer tous ces diamants.

Je ne voulais pas de tous ces cadeaux ; cela me mettait plutôt mal à l'aise. Le fait d'être avec lui suffisait à mon bonheur. Mais c'était vrai qu'il avait l'air épuisé, il avait le teint pâle, les yeux creusés, et ses pommettes saillaient plus que de coutume.

— Je suis désolé. Ne fais pas attention. J'ai juste besoin de dormir un peu.

« Toi comme moi », pensai-je sombrement tandis que Mickey m'embrassait sur la tête et s'écartait avant même que j'aie pu répondre à son geste. Il dit autre chose que je ne saisis pas et emmena Louis, à mon grand soulagement. Dernièrement, il ne se montrait guère gaga de son fils, ce qui me surprenait. Peut-être nos rôles s'inversaient-ils peu à peu : plus mon amour pour Louis grandissait, plus il s'en désintéressait. Peut-être se sentait-il moins utile ; encore de quoi m'inquiéter. Raison de plus pour passer cette journée ensemble, ce que nous aurions dû faire depuis longtemps.

— Quoi, Mickey ? Qu'est-ce que tu dis ?

Mais un barbu passa entre nous et trébucha sur la poussette chargée de sacs. Le temps de le rattraper par le bras, de lui présenter des excuses comme si c'était ma faute, et Mickey avait disparu poussant fièrement le bébé.

Droit comme un « i », il s'éloignait vers l'entrée du musée, ouvrant la route, tel le roi de la basse-cour.

Aussitôt dépêtrée du barbu, je leur emboîtai le pas. Je ne les voyais déjà plus. J'avais beau regarder les tableaux, je ne les voyais pas vraiment. Tous me paraissaient flous, un peu comme plongés sous l'eau. Je me sentais l'estomac bizarre. Pourtant, je n'avais pas abusé du café. Et puis cette femme me revint à l'esprit. Quelque chose en elle me turlupinait sans que je puisse toutefois mettre le doigt dessus.

Je m'étais réveillée en sursaut ce matin-là et, tirée d'un sommeil de plomb, de ce sommeil unique que connaissent les jeunes parents, l'espace d'une minute, je m'étais demandé où j'étais. J'avais trop bu la veille. Je n'étais plus habituée à l'alcool ces temps-ci, et j'avais la tête lourde.

Il devait être pas loin de cinq heures, car les avions recommençaient à atterrir. J'avais tendu l'oreille, mais, comme pour une fois le bébé ne bougeait pas, j'étais tranquillement restée au lit un moment. J'avais repensé à la soirée de la veille. J'avais bu du champagne avec Mickey à l'opéra, comme le soir de notre premier vrai rendez-vous l'année précédente. Je portais la nouvelle robe que Mickey m'avait offerte pour mon anniversaire, rose foncé avec un décolleté plongeant, « vraiment sophistiqué, chéri ! »

Pendant le deuxième acte, à ma grande surprise, il s'était penché vers moi dans le box, malgré la présence de ses clients, pour me chuchoter que j'étais splendide. Il m'avait soulevé les cheveux pour m'embrasser dans le cou et je m'étais mordu la lèvre pour réprimer mon désir. À vrai dire, le plus génial n'était pas tant ce baiser, ni les chanteurs qui se pavanaient, ni les costumes multicolores de cette surprise de dernière minute. Ce n'était pas non plus la tragique histoire d'amour dans laquelle je m'étais plongée à cœur perdu lors de cette soirée, perle rare si longtemps désirée pour cesser un peu de bêtifier devant le petit. Ce n'était même pas l'approbation durement gagnée de Mickey. Non, c'était la climatisation de la Royal Opera House. Oh ! quel soulagement

de sentir durant quelques heures cette fraîcheur sur mes membres rôtis !

Mickey s'était retourné dans le lit en marmonnant quelque chose d'inaudible avant de se rendormir. J'avais cessé de repenser à *Madame Butterfly*. (Mickey disait qu'il aurait préféré Wagner, mais les clients de sa boîte lapaient le champagne, et c'était finalement la seule chose qui comptait. Moi j'avais adoré, j'avais même failli pleurer – mais sans rien en laisser voir à Mickey – quand la malheureuse héroïne était morte pour son fils.)

Je m'étais mise à ruminer pour rien à propos de tout, comme on fait au petit matin quand on n'y peut vraiment « nib de nib », comme disait ma grand-mère.

Inquiète de savoir pourquoi je m'étais réveillée alors que pour une fois j'avais la chance de pouvoir dormir, l'énervement m'avait excitée davantage.

Alors, je m'étais mise à penser qu'on allait au musée ce jour-là et que je redoutais de fâcher Mickey en n'aimant pas l'un des tableaux qu'il adorait. Surtout s'abstenir de poser des questions idiotes. Sans savoir pourquoi, il me revenait à l'esprit cette fois où, au dîner chez Greg, Mickey s'était tellement énervé après moi que je n'avais plus su où me mettre. J'avais eu le malheur de traiter mon mari de Brit.

Or, Dieu sait si ses racines d'Irlandais du Nord étaient profondément ancrées. Tout de suite, il était monté sur ses grands chevaux. J'avais essayé de m'en sortir par une plaisanterie, mais cela n'avait fait qu'envenimer les choses. L'espoir de voir Greg me venir en aide avait rapidement sombré malgré le regard entendu que mon hôtesse m'avait ensuite adressé entre les chandelles, au moment du coq au vin.

Si j'avais pu, je me serais donné des claques tout au long du dîner. Pourtant, Mickey avait refusé de m'adresser la parole durant tout le trajet de retour parce qu'à cause de moi, il avait apparemment eu l'air stupide de se mettre en colère.

J'avais fini par chasser cette scène mortifiante de mon esprit et j'étais restée simplement là, à écouter les avions en

imaginant tous ces minuscules passagers suspendus dans les airs au-dessus d'un Londres miniature, tristes qu'ils devaient être de rentrer chez eux.

C'est ce qui m'avait toujours le plus effrayée : rentrer à la maison. Jusqu'à Mickey. Jusqu'à l'arrivée de Louis...

J'allais replonger dans un demi-sommeil quand Mickey s'était retourné vers moi et avait pris mon sein dans sa main, un pauvre sein irrité et tout gonflé de lait, aussi veiné qu'une carte routière. Je m'étais raidie. Tout était si différent désormais. J'avais retenu mon souffle. Son autre main était lentement descendue le long de ma hanche. Tout en priant pour qu'il continue, j'avais souhaité de tout mon cœur qu'il s'arrête. Je vivais dans la peur qu'il découvre à quel point j'avais changé au cours des six derniers mois.

Dans la pénombre, Mickey avait ouvert un œil paresseux et plongé son regard encore endormi dans le mien. Il avait porté la main à ma joue et passé son pouce sur ma bouche.

— Ça va, mignonne ? avait-il chuchoté.

J'avais timidement acquiescé de la tête, sentant monter le désir que je réprimais depuis l'arrivée de Louis.

— Dieu que tu es jolie, Jessica, avait-il gémi en me passant une de mes boucles derrière l'oreille.

Puis il m'avait réuni les cheveux sur la nuque et attirée contre lui pour m'embrasser. Je n'avais pas eu le temps de bredouiller que je ne m'étais pas encore lavé les dents qu'il redoublait d'ardeur, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. J'avais alors fini par me laisser aller. Liquéfiée comme du chocolat par la chaleur du jour, j'avais oublié ma peur, mon angoisse, mon corps si différent. Je n'avais plus ressenti que le grand désir que j'éprouvais toujours de lui.

Me fondant en lui, je m'étais accordé ce plaisir.

Ensuite, il s'était rendormi, et le soleil avait fini par enflammer les lourds rideaux que je détestais tant. Je m'étais résolue à me lever, à prendre une tasse de thé et à profiter d'une petite heure pour moi avant le réveil du bébé.

Mais bien sûr, c'est là que le petit s'était réveillé.